

MÉLANGES RELIGIEUX,

POLITIQUES, COMMERCIAUX ET LITTÉRAIRES.

Vol. XI. Montreal, Vendredi, 26 Novembre 1847. No. 22.

MISSION DE L'OREGON

LETTRE AU P. FOUILLOT, S. J.

Mission de St. Ignace, (Kalispels)
13 février 1847.

(Suite.)

Dans une partie du champ fort humide où les bœufs avaient souvent à s'arracher de la boue les uns les autres, les jeunes gens s'embarquant eux-mêmes jusqu'aux genoux, conduisaient la charrue en chantant, et ils ne lâchèrent prise que lorsque leur tâche fut entièrement achevée. Ce ne fut qu'au bout de quelques jours qu'ils arrivèrent à la partie sèche du champ. Nos campagnards d'Europe entreprendront peut-être des travaux plus rudes, mais jamais avec une plus mauvaise nourriture que ces pauvres gens. En été l'inondation les avait empêché de faire leur provision de racines accoutumée; en hiver la neige ayant manqué, ils n'avaient pu chasser au chevreuil, en sorte qu'ils n'avaient autre chose que la mousse des pins cuite avec un peu de gâchette pour soutenir des fatigues auxquelles ils étaient nullement habitués.

Si cette année l'inondation était encore venue détruire leurs récoltes, l'épreuve eût peut-être été trop forte pour nos néophytes. Dans les Montagnes à l'est se trouve le Lac Roolhian qui décharge ses eaux par la rivière aux Prêtres dans la rivière Clarke, 40 milles au dessus de la mission St. Ignace. Au commencement de juin, les eaux de ce Lac étaient déjà presque aussi haute, que l'année précédente. Tous appréhendaient le même désastre. Les eaux allaient toujours en croissant. Dans cette extrémité, on eut recours à Marie. La messe et les Litanies de la Ste. Vierge étaient chantées tous les samedis pour implorer sa protection. Elle ne fut pas sourde aux prières de ses nouveaux enfants. La crue fut considérable, mais ne causa aucun dégât. (Une grande partie du nouveau champ est située sur la colline près du village et on continuera à défricher jusqu'à ce qu'on ait assez de terrain pour ne plus avoir à redouter les eaux de la rivière). Quelle jouissance pour ces bonnes gens de contempler tous les jours du haut de la colline, le fruit de tant de travaux, de les voir prospérer et promettre une abondante récolte; mais il manquait encore quelque chose pour en assurer la jouissance, une grange pour l'y abriter. Déjà pendant l'hiver ils avaient égarés du bois en grande quantité; il ne restait qu'à le mettre en œuvre; mais ce n'était pas chose facile. Pour élever à une hauteur considérable d'énormes poutres de 40 pieds, des solives de 100 pieds, on n'avait aucun autre ressource que les bras des Sauvages, pas même une seule poulie. Le Frère eut-été charpentier, peut-être eût-il trouvé moyen de faciliter la besogne, mais il est tout à fait étranger à ces sortes de travaux. Souvent il avait demandé au Père qu'on se mit à l'ouvrage. J'en vois bien la nécessité, lui répliquait le R. P. Hoeken, mais comment voudriez-vous que j'inventasse à de nouvelles fatigues des hommes épuisés, affamés, et auxquels je ne puis pas donner à manger. "Enfin le frère qui redoutait de voir périr encore une fois le fruit de tant de peines demanda et obtint la permission de faire lui-même un appel à leur bonne volonté." Ne serait-ce pas bon, dit-il à quelques jeunes gens, de faire la loge pour le bled? "Il n'en fallut pas davantage. Les voilà de nouveau tous à l'ouvrage. C'est un jeu pour eux de manier les pièces les plus lourdes. Le plaisir semblait croître avec les difficultés. En quinze jours ils élevèrent une grange de 100 pieds. Puis de leur propre mouvement les uns allèrent au sommet de la montagne couper des bardeaux; d'autres les amenaient avec leurs propres chevaux; d'autres enfin les façonnaient ou les plaçaient sur le toit. En quinze autres jours la grange fut couverte, et en dépit de la pluie qui les pressait, ce fut au milieu de chants et de cris de joie continus que tout cet ouvrage s'exécuta. Vint la moisson; c'est partout un temps de jouissance. Cependant le Père n'était pas sans inquiétudes. Il n'avait qu'un petit nombre de familles; quelques Sauvages paraient pressés que courage, et croyaient qu'on ne finirait pas avant l'hiver. Le chef qui connaît mieux ses gens, dit que ce serait fini en un mois. C'était encore bien long; le bled était mur et demandait à être coupé sans délai. Tout le monde se mit aussitôt à l'ouvrage avec ardeur; tel qui n'avaient pu trouver ni couteau ni aucun autre instrument pour couper le bled, l'arrachaient avec beaucoup d'efforts et de fatigue. Le frère s'était fait une espèce de char avec les sections d'un gros tronc. Il avait beaucoup à faire de rentrer le bled à mesure qu'on le coupait. Ses aides étaient les enfants trop petits pour moissonner. Si quelqu'un d'entre eux était trop paresseux le matin pour aider à la recherche des bœufs, il était privé ce jour-là de l'honneur de monter dans la cahotante voiture. Il n'en fallait pas davantage pour les stimuler tous. En moins de 15 jours tout fut fini. Alors leur long jeûne fut fini aussi. Ils commencèrent dès lors à manger du fruit de leurs travaux. Tout n'était pas fait cependant, la grange était pleine de bled et d'orge, mais il fallait le battre et le nettoyer, ce qui n'était pas petite besogne, surtout pour des gens qui n'avaient jamais fait ce métier et qui sont encore dépourvus de tous ces nombreux instruments qui facilitent et abrègent la besogne dans les pays civilisés. Le Père se proposait de garder quelques chevaux pendant l'hiver pour le battage. Quoi! dit le chef, les jeunes gens ne peuvent-ils pas battre le bled, et les femmes le nettoyer? Alors le Père proposa que quelques uns qui n'avaient presque rien qu'ils acceptèrent avec joie.

L'hiver dernier avait été le plus dur qu'ils eussent éprouvé depuis longtemps. Vivre à la mousse, c'est jeûner fort, selon leur langage, c'est l'excès de la misère. Quel supplice pour le pauvre missionnaire d'entendre de pauvres petits enfants qui pleurent de faim, et de n'avoir pas de quoi les secourir! Ils ont le bled et l'orge en abondance: (1) ce qui serait peu de chose pour des gens accoutumés à vivre de pain est quelque

chose de délicieux pour ces pauvres gens accoutumés à manger de la mousse, des racines, des fruits malsains et d'un goût bien peu appétissant. Aussi ils comprennent, ils apprécient leur bonheur. Que sera ce, quand grâce au zèle charitable des Associés de l'œuvre pour la propagation de la foi, nous pourrions leur procurer un moulin d'abord, puis des habitations commodes et saines, les moyens de pourvoir à leur habillement, enfin à la longue tous les avantages dont jouissent les gens de campagne dans les pays civilisés.

Il n'y a pas beaucoup à craindre de les voir se rebuter. Ils ne seront probablement jamais soumis à une épreuve aussi pénible que celle qu'ils viennent de subir; d'ailleurs pleins d'émulation, ils s'efforcent de surpasser toutes les autres missions. Le succès de l'année dernière les a remplis d'un nouveau courage.

Vous comprenez, mon R. P., que ce temporel n'est qu'un moyen, mais c'est un moyen nécessaire pour réunir et fixer les Indiens, si on veut leur donner une instruction chrétienne et solide. Si on réussit à les fixer, alors l'instruction devient, je ne dis pas encore facile, mais possible. Car outre la difficulté de se rendre maître de leur langue, ce qui n'est pas la tâche de deux ou trois années, on trouve encore un très grand obstacle dans leur ignorance. Accoutumés à ne songer qu'au matériel, ils comprennent avec peine, et retiennent plus difficilement encore ce qui est spirituel. On a réussi à leur faire comprendre ce qu'ils doivent nécessairement croire pour vivre en chrétiens et recevoir avec fruits les sacrements de Pénitence et de l'Eucharistie; mais ils ont encore beaucoup de savoir tout le catéchisme. Si nous étions pourvus d'objets qui parlasse aux yeux, la besogne serait aisée et prompte; mais comme nous nous trouvons actuellement, ce n'est qu'à force de répéter souvent les mêmes choses que nous pouvons à la longue faire entrer une à une les vérités dans leur esprit, et de l'esprit dans le cœur. Si l'on avait des lithographies infolio enluminées de couleurs vives, les choses seraient facilement comprises, et ne s'oublieraient pas. Le R. P. Hoeken me dit qu'au moyen de ces images, on avancerait autant et plus en une heure qu'en huit jours par la parole seule. Les Sauvages sont extrêmement avides de voir les images. Nous en avons quelques unes que nous avons apportées de Paris, entre autres quelques chemins de croix. On a vu des Nez-pécorés, les plus durs Sauvages de nos environs, pleurer à la vue d'un *Ecce Homo*.

Il faudrait 1.° tout l'Evangile représenté de la sorte, tout les faits, toutes les paraboles; toute la vie de la Ste. Vierge. 2.° Le Credo le Pater l'Ave Maria, et le décalogue en pratique par des exemples. 3.° Les Sacrements. 4.° Les principaux traits de l'Ancien Testament, des actes des apôtres, des actes des martyrs et quelques traits pratiques de la vie des Saints. Je vois bien qu'il n'y a qu'en France qu'une pareille œuvre pourrait s'exécuter. Si cela devait se faire par souscriptions, nous souscririons de suite bien volontiers pour trente exemplaires pour nos missions. Fallut-il donner deux mille francs par an, cet argent ne pourrait pas; ce me semble, être mieux employé. Je suspends cependant mon jugement, jusqu'à ce que N. T. R. P. Général, à qui j'en écris, se sera expliqué là dessus. Si chaque missionnaire en avait un exemplaire, dont il peut prendre vingt à trente feuilles par excursion; il y aurait foule à ses rendez-vous. Si une série semblable était exposée dans une salle à chaque mission, les Sauvages y accourraient de tous côtés, et finiraient par s'y fixer en grand nombre. Je suis porté à croire que ce serait une chose très utile pour toutes les missions étrangères. Il est bien certain qu'elle serait d'un avantage immense pour les nôtres; je veux dire pour celles des Montagnes Rocheuses. Une pareille œuvre serait-elle indigne des soins d'un P. Martin (2)? Parlez-moi cette digression. Je reviens à nos Pèdes-d'oreilles. Quoique privés d'un tel moyen, ils n'ont pas manqué de faire de bons progrès. Tous les soirs les notables se réunissent dans la maison du chef pour avoir une conférence sur l'instruction du matin, et sur ce que le Père a raconté en particulier au chef. Il leur arrivait quelque fois de prolonger leurs séances jusqu'au jour, avant que le Père leur eût dit de ne pas continuer leurs discussions si longtemps. C'est au confessionnal surtout qu'on apprécie ces bonnes gens. En attendant moi-même les confessions des Cœurs-d'Alène, j'ai cessé d'être étonné de tout ce qu'on raconte des missions du Paraguay, et cependant les Cœurs-d'Alène sont bien en arrière des Kalispels ou Pèdes-d'oreilles, sous le rapport de l'intelligence, du caractère et de l'instruction. Un bon nombre de ces derniers ont fait leur première communion dans le courant de l'été.

Il y en a eu plusieurs qui ayant eu la permission différaient toujours, disant qu'ils étaient trop méchants, jusqu'à ce qu'un ordre formel de leur confesseur soit venu dissiper leurs craintes. Avides d'instructions religieuses, les néophytes aiment à communiquer ce qu'ils ont appris. Quand la conversation tombe sur les questions religieuses, toute l'assemblée se compose pour écouter dans un respectueux silence. C'est surtout lorsqu'ils se trouvent en contact avec les étrangers qu'ils ne manquent guère de parler de la religion, laissant apercevoir combien ils apprécient le bonheur de connaître la prière et d'avoir des frères au milieu d'eux. Le fruit des conversations est ordinairement de faire naître dans ceux qui les écoutent le désir de partager le même bonheur.

Un vieux chef étant venu faire une visite au camp, se trouva un jour dans une loge avec un enfant de 10 ans environ. Prenant l'échelle catholique: "Tu connais ceci, lui dit-il, explique le moi." Aussitôt l'enfant avec la gravité d'un vieillard se mit à raconter pendant plus de 2 heures l'histoire de notre sainte religion, et le vieillard l'écoutait avec la simplicité d'un enfant, mais avec une application bien au dessus de cet âge. Cela n'étonne pas ici, parce qu'on est accoutumé à voir les Sauvages sérieux même avec les enfants; il n'y a guère de différence entre la conversion d'un vieillard et celle d'un enfant. Avec le missionnaire tous deux sont également sérieux; si le missionnaire est lui-même sérieux; mais en général il y a dans tous quelque chose d'enfantin, de sorte qu'on peut les mener presque tous comme on mène les petits enfants dans nos pensionnats: ce qui fait en eux un contraste singulier qui souvent prête à rire. Le Senior de la mission

(2) Il suffirait que les figures fussent décrites et bien visibles; la finesse du dessin serait inutile, tous les ornements étrangers, nuisibles.

vieillard décrépit, se trouvait un jour dans la chambre du P. Hoeken avec un enfant de 4 à 5 ans. Ils commencèrent à fumer, se passant le calumet l'un à l'autre avec un flegme qui amusait le Père au point qu'il eut bien de la peine à ne pas éclater de rire. Cependant il ne voulait pas que les enfants prissent ainsi l'habitude de fumer. Il dit un mot à celui-ci qui jamais ne fuma plus depuis.

Nous avons lieu d'espérer que les enfants ne seront pas inférieurs à leurs Pères mieux instruits ils devront devenir meilleurs. Je ne sais pas cependant en quoi, si ce n'est que leur dévotion étant plus éclairée leur progrès dans les vertus solides seront plus remarquables. Ils montrent déjà pour les missionnaires une affection encore plus marquée que les vieillards. Je pourrais en citer plusieurs exemples. Je me contenterai d'un seul. Une petite fille, qui était à peine âgée de 3 ans, se trouvant un jour au milieu de grandes personnes qui causaient ensemble, commença à pleurer. On lui demanda ce qui la faisait pleurer ainsi: "Je crains, dit-elle que les Pieds-Noirs n'aient tué mon Père." Le P. de Smet qui l'avait baptisée et que pour cette raison elle appelait son Père, était alors chez les Pieds-Noirs, où il s'était rendu pour les purifier.

Je finis par quelques réflexions sur la lettre d'un ecclésiastique très-respectable d'ailleurs, qui pourrait peut-être faire suspecter la vérité de nos rapports. Un commis de la Compagnie de la Baie d'Hudson, protestant fanatique ennemi déclaré des Missionnaires commençait, contre les lois de la Compagnie elle-même, à répandre des boisons enivrantes parmi les Sauvages. Il a voulu en donner au chef des Têtes-Plattes qui lui a répondu: "Quand j'ai soif je trouve de l'eau en abondance à la rivière." Les Pères craignant avec raison que tous ne fussent pas aussi prudents que le chef, ont porté leurs plaintes au Bourgeois (Supérieur). Le commis a perdu sa place. C'est sur le rapport de cet homme que cet ecclésiastique, comme il l'a avoué lui-même, a écrit: "J'ai entendu des *matins* (expression Canadienne) dire que les choses sont plus belles sur le papier qu'en réalité." A votre Révérence d'apprécier la valeur d'un pareil témoignage. Quant à moi, vous savez, et tous ceux qui me connaissent, savent que je suis bien loin d'être doué d'une imagination poétique. Il me semble que par la grâce de Dieu, j'ai toujours fait l'application dans les récits historiques: je me ferais scrupule d'ajouter à la simple vérité. Quand j'ai parlé des Têtes-Plattes, au milieu desquels je ne me suis jamais trouvé, c'est sur le rapport unanime de tous ceux qui sont à même de les connaître, que je les ai appelés, un peuple de *Bayards*, de *Chevaliers sans peur et sans reproche* Missionnaires et laïques, Blancs, Mérités et sauvages, tous s'accordent à faire l'éloge des Têtes-Plattes. En écrivant l'année dernière à sa Paternité, j'ai dit le bien et le mal sur le compte des Cœurs-d'Alène, quoique j'éprouve une affection marquée pour cette nation, étant presque la seule chez laquelle j'aie été employé depuis que je suis aux Montagnes.

Quant aux Pèdes-d'oreilles, quoique nous ne formions qu'un vœu, celui qu'il puissent toujours se conserver tels qu'ils sont actuellement, cependant nous ne sommes pas sans crainte. Les choses vont trop bien; tandis que c'est le propre des œuvres de Dieu d'éprouver des contrariétés. Nous disons la même chose des Chaudières, dont je parle dans une autre lettre. Votre Révérence n'aime pas à voir l'ennemi en repos. Il n'est pas tout-à-fait en repos, non plus; il s'en faut. Enchaîné à ce qu'il paraît, pour ne rien faire contre les Sauvages, il s'efforce de décharger sa fureur sur les missionnaires. C'est ce qui me donne de la confiance: mais nous avons besoin de prières et je compte que votre Révérence aura la charité de prier et de faire prier pour nous, et pour moi en particulier dont vous connaissez mieux les besoins. De notre côté nous nous vengeons de notre ennemi en faisant tous nos efforts pour faire connaître et aimer Dieu et son fils N. S. Jésus-Christ, ainsi que Marie, sa très Sainte Mère; et nous avons la consolation de voir la semence de la paix reproduire des fruits au centuple.

Si vous jugez qu'il y eut quelque chose dans cette lettre qui put intéresser les M.M. du conseil de l'œuvre pour la propagation de la foi, veuillez, M. R. P. la leur communiquer. Car enfin, si le bien se fait dans ces contrées lointaines, c'est grâce, aux secours de cette œuvre si sainte. Nous leur devons de la reconnaissance, et nous ne cessons de prier et de faire prier pour eux: de plus je crois qu'il est bien juste de leur faire connaître le bien qu'ils font faire. Cette consolation est bien le moins qui soit dû à leur charité. Si peut-être quelqu'un était tenté de penser qu'on fait peu, ce regard à la somme qui nous est allouée, ils doivent savoir que nous n'avons d'autres ressources, pour nous procurer les objets nécessaires, que les magasins de la Cie. d'Hudson; qu'elle nous fait payer 100 pour 100 au port; et que pour avoir les objets rendus à Walla-Walla à la première mission, la distance est encore de six fortes journées par les chevaux de charge; en sorte que les missionnaires sont encore souvent contraints à des privations qui paraissent presque incroyables en Europe. Le premier hiver que j'ai passé aux Montagnes, nous n'avions d'autre nourriture qu'un bien petit morceau de pain avec du Porge ou du maïs qui passait immédiatement de la grange à la cuisine, ou plutôt du van dans la marmite; car nous n'avions ni grange ni cuisine. Ajoutez de la mousse dont aucun mendiant d'Europe ne voudrait goûter. Actuellement grâce à la bénédiction du ciel; nous avons du bled, des pommes de terre, habituellement de la viande, du pain; et cependant nous pouvons bien encore remercier Dieu avec St. François-Xavier de nous avoir mis à couvert de la gourmandise. Je vous dirai cependant que ces privations sont bien peu de chose pour le missionnaire. D'ailleurs, grâce à la vie active des montagnés, à l'air pur qui y règne et qui rappelle celui de la Suisse, on y jouit constamment d'une excellente santé.

Si vous étiez toujours dans votre bienheureux hermitage, je compte que vous aurez bien la charité de dire quelque chose pour moi à Notre-Dame d'Ay, et occasionne cela à St. François Régis.

Je suis, on l'union de vos St. Sacrifices,
Mon Révérend et bien cher Père,
Vostre très-humble serviteur,
P. Joser, S. J.

AFFAIRES DE ST. JOSEPH DE LA BEAUCE

Monsieur le rédacteur;

Comme les renseignements qui vous ont été communiqués au sujet des troubles qui ont eu lieu dans cette paroisse ne sont pas tout-à-fait corrects, et comme les deux articles éditoriaux publiés dans le *Canadien* des 23 et 29 derniers semblent attribuer la cause de ces malheureux troubles à quelques personnes instruites de l'endroit, et que cette opinion paraît partagée par tous les journaux canadiens, je me permets de vous adresser les renseignements suivants pour rectifier les données précédentes.

Il n'est malheureusement que trop vrai que plusieurs habitants de cette paroisse ont offert une résistance aveugle et téméraire aux huissiers porteurs de sommation et de warrants d'exécuter des jugements rendus contre eux pour refus de payer leurs parts de la cotisation des écoles. L'individu que le shériff est venu pour appréhender s'est surtout rendu coupable d'une rébellion aux autorités, inqualifiable et sans exemple en cette paroisse; mais le fait rapporté que bon nombre d'amis et voisins sont venus lui prêter main-forte en cette occasion est incorrect. Un seul est venu, armé, à ce qu'on dit, d'une perche, criant et vociférant de manière à faire croire aux gens de la justice qu'ils avaient affaire à une force numérique bien supérieure à la leur; les tondeurs de la nuit ne contribuèrent sans doute pas peu à les fortifier dans cette croyance. C'est avec lui que le coupable, ses deux fils et son genre se défendirent à outrance contre les gens de la justice, à une petite distance de la maison, dont il était parvenu à les chasser. "Nul doute que le shériff et ses gens abandonnèrent la partie pour épargner l'effusion du sang. La dernière fois, lorsque le détachement de carabiniers est venu en cette paroisse, les fils gagnèrent le bois, tandis que le père se cachait dans un arbre creux, à quelque distance de sa maison, voyant du lieu de sa cachette les soldats passer à sa recherche. Voilà le récit fidèle et succinct de quelques faits ignorés du public ou publiés d'une manière incorrecte.

La renommée à déjà annoncé au loin que les esprits sont soulevés à un haut degré par suite de cette déplorable affaire, tandis que, moi qui vous écris, je n'hésite pas à vous dire que depuis le commencement des troubles au sujet des écoles, qui remonte au-delà de deux années, je n'ai pas vu la paix et la tranquillité régner aussi parfaites qu'en ce moment dans la paroisse. Néanmoins, je me permets de différer d'opinion avec vous, M. le rédacteur, dans le souhait que vous faites que les choses en restent là; il est au contraire à désirer que les coupables soient arrêtés au plus tôt, afin d'empêcher les sentiments de mépris envers les lois de s'étendre et de se propager parmi notre population autrefois si paisible. Un exemple que je citerai entre plusieurs prouvera la vérité de mon avancé. Tout récemment, c'est-à-dire après l'excursion du détachement de soldats, un huissier s'est rendu chez un individu de cette paroisse pour exécuter un writ de saisie dont il était porteur, dans une affaire de dette. L'individu en question a reconduit l'huissier sans plus de cérémonie que de lui dire qu'il n'avait pas d'affaire à lui. Il faut donc nécessairement faire voir au peuple que c'est crime et folie à lui de s'opposer à l'exécution de la justice, autrement ce serait perpétuer l'anarchie. Je parle ici d'une manière générale, car je le répète, la paroisse jouit actuellement d'une grande tranquillité: les événements récents ont eu pour effet de déconformer beaucoup de nos habitants, quoiqu'il en reste encore quelques-uns dans l'aveuglement. Mais la suite n'en peut être attribuée au petit nombre d'hommes instruits résidents dans la paroisse; ils ont fait, eux, noblement leur devoir, et pour cela, ils n'ont pas craint de perdre une popularité et une influence qu'ils eussent pu tripler et quadrupler s'ils avaient voulu flatter les préjugés de l'ignorance aux dépens de leur conscience et de l'honneur de leur pays. Que dirai-je des dignes pasteurs qui se sont succédés dans la conduite spirituelle de cette paroisse depuis le commencement de nos funestes divisions? Leur donnerai-je publiquement des louanges? Non; leur humilité en serait blessée. La vérité m'oblige cependant à dire que de ce côté les bons avis et les pressantes exhortations n'ont pas manqué, et que les conséquences de leur opposition factieuse ont été dévoilées par le pasteur à ses quelques brèbis égarés.

Quelle que longue que soit déjà cette correspondance, je ne la terminerai pas, M. le rédacteur, sans donner quelques éclaircissements sur l'origine et les causes de ces troubles. La cotisation, pour le paiement de laquelle des poursuites furent faites dans l'été de 1846, fut imposée non en vertu de la loi actuelle des écoles, mais en vertu de la loi précédente (S. Vict. chap. 41) pour la municipalité de cette paroisse, sur la fin de l'année 1845, par suite du refus ou de la négligence des chefs de famille de contribuer volontairement pour une somme égale à celle offerte par le gouvernement. Je dis cela pour dissiper l'impression sous laquelle est tout le monde étranger à nos affaires locales, que les troubles proviennent de la mise en opération de la loi actuelle, surtout la *Revue Canadienne* qui semble en tirer la conséquence que le principe vital de cette loi, la cotisation forcée, n'est pas propre à notre population sous les circonstances présentes. "Toute la loi de cotisation, dit-elle, étant susceptible de se créer des difficultés dans ses commencements." Qui; mais ne vaudrait-il pas mieux vaincre ces difficultés, surtout dans une mesure aussi importante que celle de l'éducation du peuple, que de laisser le peuple faire sa guise et agir selon ses vœux rétrécis? Qu'arrivera-t-il si l'on substitue au principe de la cotisation forcée, adopté dans la loi actuelle, celui de l'alternative adoptée dans la loi précédente? . . . Ce qui est déjà arrivé, c'est-à-dire, qu'une année nos paroisses auront des écoles, et que l'année suivante elles n'en auront point; car, remarquons-le bien, il en coûtera toujours beaucoup à des commissaires d'écoles d'imposer la cotisation forcée, lorsque la souscription volontaire n'aura pu être faite. Ils attendront plutôt à une autre année, espérant mieux de la bonne volonté des contribuables; et, dans bien des paroisses, les enfants laissés sans écoles oublieront ce qu'ils avaient appris.

Autre grave inconvénient avec la contribution volontaire: Un père de famille envoie son enfant à l'école pendant une année ou deux; au bout de ce temps il l'en retire pour l'exempter de payer. "Mon enfant, dit-il, est assez savant; il lit bien la messe, et sait son catéchisme!" Or, je le demande à tout homme averti de son pays, cette éducation suffit.

(1) Une partie du camp est allé à la grande chasse, aux buffaloes. Les autres sont partis pour la chasse au chevreuil. D'après les dernières nouvelles, on a déjà tué plus de 1,000 chevreuils.